

Vendredi - nov. 1936

AVANT-PROPOS

au livre : "RETOUR DE L'U.R.S.S."

par **ANDRÉ GIDE**

J'ai déclaré, il y a trois ans, mon admiration pour l'U. R. S. S. et mon amour. Là-bas une expérience sans précédents était tentée qui nous gonflait le cœur d'espérance et d'où nous attendions un immense progrès, un élan capable d'entraîner l'humanité tout entière. Pour assister à ce renouveau, certes, il vaut la peine de vivre, pensais-je, et de donner sa vie pour y aider. Dans nos cœurs et dans nos esprits nous attachions résolument au glorieux destin de l'U. R. S. S. l'avenir même de la culture ; nous l'avons maintes fois répété.

Déjà, avant d'y aller voir, de récentes décisions qui semblaient dénoter un changement d'orientation ne laissaient pourtant pas de nous inquiéter.

J'écrivais alors (octobre 1935) :
« C'est aussi, c'est beaucoup, la bêtise et la malhonnêteté des attaques contre l'U.R.S.S. qui font qu'aujourd'hui nous mettons quelque obstination à la défendre. Eux, les aboyeurs, vont commencer à l'approuver lorsque précisément nous cesserons de le faire ; car ce qu'ils approuveront ce seront ses compromissions, ses transigeances et qui feront dire aux autres : « Vous voyez bien ! », mais par où elle s'écartera du but que d'abord elle poursuivait. Puisse notre regard, en restant fixé sur ce but, ne point être amené, par là même, à se détourner de l'U. R. S. S. »

(N. R. F., MARS 1936)

Pourtant, jusqu'à plus ample informé m'entêtant dans la confiance et préférant douter de mon propre jugement, quatre jours après mon arrivée à Moscou, je déclarais encore dans mon discours sur la Place Rouge, à l'occasion des funérailles de Gorki : « Le sort de la culture est lié dans nos esprits au destin même de l'U. R. S. S. Nous la défendrons. »

J'ai toujours professé que le désir de demeurer constant avec soi-même comportait trop souvent un risque d'insincérité ; et j'estime que s'il importe d'être sincère c'est bien lorsque la foi d'un grand nombre, avec la nôtre propre, est engagée.

Si je me suis trompé d'abord, le mieux est de reconnaître au plus tôt mon erreur ; car je suis responsable, ici, de ceux que cette erreur entraîne. Il n'y a pas, en ce cas, amour-propre qui tienne ; et du reste, j'en ai fort

peu. Il y a des choses plus importantes à mes yeux que moi-même ; plus importantes que l'U. R. S. S. : c'est l'humanité, c'est son destin, c'est sa culture.

Mais m'étais-je trompé tout d'abord ? Ceux qui ont suivi l'évolution de l'U. R. S. S. depuis à peine un peu plus d'un an diront si c'est moi qui ai changé, ou si ce n'est pas l'U. R. S. S. Et par : l'U. R. S. S., j'entends celui qui la dirige.

D'autres, plus compétents que moi, diront si ce changement d'orientation n'est peut-être qu'apparent et si ce qui nous apparaît comme une dérogation n'est pas une conséquence fatale de certaines dispositions antérieures.

L'U. R. S. S. est « en construction », il importe de se le redire sans cesse. Et de là l'exceptionnel intérêt d'un séjour sur cette immense terre en gésine : il semble qu'on y assiste à la parturition du futur.

Il y a là-bas du bon et du mauvais ; je devrais dire : de l'excellent et du pire. L'excellent fut obtenu au prix, souvent, d'un immense effort. L'effort n'a pas toujours et partout obtenu ce qu'il prétendait obtenir. Parfois l'on peut penser : pas encore. Parfois le pire accompagne et double le meilleur ; on dirait presque qu'il en est la conséquence. Et l'on passe du plus lumineux au plus sombre avec une brusquerie déconcertante. Il arrive souvent que le voyageur, selon des convictions préétablies, ne soit sensible qu'à l'un ou qu'à l'autre. Il arrive trop souvent que les amis de l'U. R. S. S. se refusent à voir le mauvais, ou du moins à le reconnaître ; de sorte que, trop souvent, la vérité sur l'U. R. S. S. est dite avec haine, et le mensonge avec amour.

Or, mon esprit est ainsi fait que son plus de sévérité s'adresse à ceux que je voudrais pouvoir approuver toujours. C'est témoigner mal son amour que le borner à la louange et je pense rendre plus grand service à l'U. R. S. S. même et à la cause que pour nous elle représente, en parlant sans feinte et sans ménagement. C'est en raison même de mon admiration pour l'U. R. S. S. et pour les prodiges accomplis par elle déjà, que vont s'élever mes critiques ; en raison surtout de ce qu'elle nous permettait d'espérer.

Qui dira ce que l'U. R. S. S. a été pour nous ? Plus qu'une patrie d'élection ; un exemple, un guide. Ce que nous rêvions, que

nous osions à peine espérer, mais à quoi tenaient nos volontés, nos forces, avait eu lieu là-bas. Il était donc une terre où l'utopie était en passe de devenir réalité. D'immenses accomplissements déjà nous emplissaient le cœur d'exigence. Le plus difficile était fait déjà, semblait-il, et nous nous aventurons joyeusement dans cette sorte d'engagement pris avec elle au nom de tous les peuples souffrants.

Jusqu'à quel point, dans une faillite, nous sentirions-nous de même engagés ? Mais la seule idée d'une faillite est inadmissible.

Si certaines promesses tacites n'étaient pas tenues, que fallait-il incriminer ? En fallait-il tenir pour responsables les premières directives, ou plutôt les écarts mêmes, les infractions, les accommodements si motivés qu'ils fussent...

Je livre ici mes réflexions personnelles sur ce que l'U. R. S. S. prend plaisir et légitime orgueil à montrer et sur ce que, à côté de cela, j'ai pu voir. Les réalisations de l'U. R. S. S. sont, le plus souvent, admirables. Dans des contrées entières elle présente l'aspect déjà riant du bonheur. Ceux qui m'approuvaient de chercher, au Congo, quittant l'auto des gouverneurs, à entrer avec tous et n'importe qui en contact direct pour m'instruire, me reprocheront-ils d'avoir apporté en U. R. S. S. un semblable souci et de ne point me laisser éblouir ?

Je ne me dissimule pas l'apparent avantage que les partis ennemis — ceux pour qui « l'amour de l'ordre se confond avec le goût des tyrans (1) » — vont prétendre tirer de mon livre. Et voici qui m'eût retenu de le publier, de l'écrire même, si ma conviction ne restait intacte, inébranlée, que d'une part l'U. R. S. S. triomphera bientôt des graves erreurs que je signale ; d'autre part, et ceci est plus important, que les erreurs particulières d'un pays ne peuvent suffire à compromettre la vérité d'une cause internationale, universelle. Le mensonge, fût-ce celui du silence, peut paraître opportun, et opportune la persévérance dans le mensonge, mais il fait à l'ennemi trop beau jeu, et la vérité, fût-elle douloureuse, ne nous blesse que pour guérir.

(1) Tocqueville : *De la Démocratie en Amérique*. (Introduction).